Cour
FRC
4643

LETTRE
AU PUBLIC.

Autrefois, Monsieur, je n'aurois pas osé vous écrire. Dédaigneux et sévere, vous étiez l'effroi des écrivains. Aujourd'hui que vous avez changé sur ce point comme sur bien d'autres ; aujourd'hui que, vous dépouillant de votre antique rudesse, et vous faisant tout à tous, vous accueillez avec bonté tous les paquets à votre adresse, et que vous n'exigez ni graces, ni talent ni correction ; j'ai cru qu'on ne me taxeroit pas de vanité, si je prenois la liberté de m'entretenir avec vous.

D'ailleurs, assez heureux pour vous ressembler sous quelques rapports, j'ai des titres particuliers à votre indulgence. Comme vous, Monsieur, je hais la réflexion qui est aussi par trop incommode ;

comme vous, je céde volontiers aux premieres impulsions, et, quoiqu'en suivant cette douce méthode, j'aie comme vous, Monsieur, fait beaucoup de sottises, comme vous je me donne bien garde de l'abandonner. Cependant, mes droits n'étant pas aussi étendus que les vôtres, j'ai pris le parti, non de réfléchir tous les jours, à Dieu ne plaise, mais de revenir à certaines époques sur les idées ci-devant entassées pêle-mêle, sans choix ni examen, de m'en rendre compte, de les peser, ensuite de jetter, autant qu'il est possible, hors du magazin, toutes celles qui sont fausses, retenant seulement celles qui sont de bon aloi.

Le petit travail que j'ai l'honneur de vous présenter, est de cette nature : il a eu pour objet de redresser mes opinions sur la révolution actuelle. J'ai cru qu'il pourroit vous être de quelque utilité, parce que ces opinions ont souvent été semblables aux vôtres. Au reste, je ne pense pas avoir épuisé mon sujet; c'est, en quelque sorte, un canevas que je vous offre, et j'invite de tout mon cœur les hommes de bien, et vous-même, Monsieur, autant que le permettra votre lé-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

géreté naturelle à développer, à étendre, à rectifier mes idées. Mon but n'est pas précisément de vous les faire adopter, mais de montrer combien la plupart des vôtres sont peu fondées, et d'indiquer une méthode par laquelle on puisse en acquérir de plus exactes.

D'abord, Monsieur, permettez-moi quelques questions que je me suis faites à moi-même. Ces notions qui vous paroissent claires, certaines, évidentes, où les avez-vous prises? Dans quelles sources les avez-vous puisées? comptez-vous, ou pouvez-vous compter sur la bonne foi des écrivains qui vous les ont fournies? Si, dans tous les temps, il ne faut pas croire à l'aveugle; s'il faut toujours examiner par soi-même; si le philosophe qui ose avouer ses opinions, qui les a méditées dans le calme des passions, et dont la réputation de probité rassure davantage, peut induire en erreur; quelle doit-être aujourd'hui notre défiance? malgré le silence affecté des journalistes, ou les voiles dont ils se sont efforcés de couvrir les complots d'un prince coupable, vous les avez connus, vous avez su quels immenses trésors il avoit répandus pour bouleverser sa patrie,

vous avez été instruit d'une partie de ses odieuses manœuvres. Or, je le demande, qui veut corrompre, néglige-t-il les moyens les plus propres à propager la corruption? qui veut exciter à de fausses démarches, n'insinue-t-il pas d'abord de faux principes? Dieu sait combien il existe d'hommes toujours affamés, toujours méprisables, toujours prêts à coudre des phrases au profit de quiconque s'avilit assez pour les payer! croyez-vous que, dans ces circonstances, on n'ait pas employé leur plume vénale?

Vous et moi, Monsieur, nous avons observé que la plupart des brochures étoient sans nom d'auteur. D'où cela vient-il, je vous prie? En ces temps de trouble, où le peuple ne connoît aucun frein, où il est continuellement excité, où la lanterne & le poignard seroient l'infaillible récompense de l'avis le plus salutaire, pour peu qu'il déplût à certaines personnes; il est tout simple que le citoyen, qui veut en donner de pareils, garde l'anonyme. Mais lorsqu'on attaque seulement des hommes qui ne savent ni commettre ni conseiller d'assassinats, lorsqu'on flatte toutes les passions de la multitude, et sur-tout des

chefs qui la dirigent, alors pourquoi se cacher? ne craindroit-on pas que les noms ne servissent d'antidotte aux maximes? que les mercénaires qu'on emploie, depuis long-temps voués à l'infamie, ne fussent plus écoutés dès l'instant qu'ils seroient connus? Oh! je l'ai souvent pensé; un honnête homme rougiroit d'introduire chez lui, il en chasseroit avec indignation la plupart de ceux qui nous endoctrinent.

Autant les faiseurs de pamphlets me paroissent suspects, autant les gazettiers le sont, et même plus. Avec du bon sens on démêle les sophismes, mais mieux l'on raisonne et plus l'on s'éloigne de la vérité quand on est trompé sur les faits qui doivent servir de base aux jugemens. Plusieurs membres de l'auguste sénat sont en même-temps marchands de nouvelles. Je ne prétends point, Monsieur, vous aigrir contre ceux qui font ce trafic. Si toujours dévoués au parti dominant, ils préconisent tour à tour le despote et le rébelle, s'ils offrent à Chapelier l'encens qu'ils prodiguerent à Brienne, je n'ignore pas qu'ils y sont forcés par une dure nécessité. Comme disoit le respectable abbé Desfontaines, il faut vivre: et composer des feuilles,

ne suffit pas pour vivre, il faut qu'elles circulent librement; ce que l'administrateur quelconque n'accorde pas sans imposer des conditions, sans donner une plume toute taillée, sans prescrire et ce que l'on doit taire, et ce que l'on doit dire et comment il le faut dire. Ainsi toujours guidés par des impulsions étrangeres, les pauvres gens loueroient au besoin l'empereur Néron. Plaignons-les, mais ne les croyons pas; rejettant les faits falsifiés ou qui peuvent l'être, attachons-nous à ceux que nous pouvons constater; ils guideront nos pas dans le labyrinthe où l'on veut nous égarer.

L'état de la France est actuellement déplorable, 1ere. vérité, et malheureusement l'une des plus certaines. N'importe où il soit placé, tout citoyen peut s'en convaincre. Chaque province, chaque canton, chaque ville, en offrent les preuves affligeantes. Quelques individus bouffis d'orgeuil, crient envain que tout est bien; par-tout ils sont démentis, par-tout le commerce languissant, ou plutôt anéanti; par-tout les atteliers déserts, et l'industrie en pleurs, par-tout une misere affreuse, attestent que tout est mal. Aucun endroit dans notre triste patrie, où l'homme sensible

puisse reposer ses regards, aucun où il n'ait la funeste certitude de retrouver les mêmes malheurs, et si chaque partie du tableau nâvre le cœur, l'ensemble glace d'effroi, et pénétre d'horreur.

Qui nous a plongés dans ces abîmes ? mille voix accusent ceux qu'on appelle aristocrates, je le sais, je sais même, monsieur, que les avouer coupables, seroit un excellent moyen de vous plaire. Mais il ne faut pas donner mauvais exemple. Que deviendrions-nous? bon Dieu! que deviendroit la société, quel citoyen pourroit se flatter de conserver sa réputation, ou plutôt quel citoyen ne l'auroit pas déjà perdue, s'il suffisoit de dire qu'un homme est criminel, pour qu'il fût en effet jugé tel?

Les aristocrates ne peuvent, monsieur, influer sur votre sort qu'en deux façons, comme membres de l'assemblée nationale, ou comme particuliers. Dans le premier cas, loin d'avoir la prépondérance, leur influence à vrai dire, est nulle, ce que vous savez fort-bien, et ce que je ne m'arrêterai pas non plus à démontrer : dans l'autre, je ne vois pas davantage quels reproches fondés l'on peut leur faire. On brûle leurs châteaux, on ravage leurs pro-

priétés, ils sont opprimés de mille manieres, mais ils n'opprimentpas. Vous leur imputez des intrigues cachées, oh ! oui, si bien cachées que personne n'en peut acquérir les preuves, et ce n'est assurément pas faute de recherches; recherches du comité inquisitorial, recherches des districts de Paris, recherches des gardes citoyennes; vous avez des espions à 18 l., par jour, vous en avez à tous les prix, vous en avez qui cherchent pour le plaisir de chercher; lettres interceptées, voyageurs fouillés, perquisitions dans les maisons suspectes, que n'ont-ils pas mis en usage? avec tant de zele, avec tant d'activité, avec tant de moyens, si les délits avoient existé, l'on en auroit trouvé les preuves, puisqu'on n'en fournit pas, pourquoi donc croyez-vous aux délits? Ces faits sur lesquels vous vous appuyez, ne sont-ils donc connus que de la populace? n'ont-ils pas été discutés par des juges choisis tout exprès, par des juges démocrates? lorsque trois ou quatre mille témoins ne disent pas ce que l'on veut, n'en fait-on pas venir trois ou quatre mille autres. Avec tout cela, plusieurs aristocrates ont été égorgés, pas un n'a été convaincu. Leur

sang

sang qu'on brûloit de répandre, a été versé, mais ce n'est pas le glaive de Thémis, c'est le poignard des assassins qui l'a fait couler.

Convenez en donc, monsieur, vous croyez à leurs prétendus complots, parce que vous y avez cru, et vous y avez cru sans examen, sans discussion, sans trop savoir pourquoi, et peut être parce que quelques hommes persuadés, ou qui feignoient de l'être, ont dit qu'il falloit y croire. Il est temps de devenir plus sage. Il y auroit aussi par trop de fanatisme à soutenir des choses que la plupart de vos députés ne soutiennent eux-mêmes aujourd'hui que très-foiblement. S'ils ont parlé de conspirations, c'étoit en attendant d'avoir trouvé d'autres raisons, et comme vous savez, les meilleures ne se présentent pas les premieres. Je remarque même qu'ils ont beaucoup varié dans leurs défaites, tantôt niant la réalité de nos malheurs, tantôt les attribuant à une cause, tantôt à une autre; un écrivain moins modéré feroit sans doute quelques commentaires sur ces variations, il chercheroit quel dégré de confiance elles doivent inspirer : quant à moi, je passe à ce qu'ils disent aujourd'hui, et je me hâte de le

saisir, car demain ils diront peut-être le contraire ; ils disent donc que le désordre, que les troubles, que l'anarchie qui désolent aujourd'hui la France, sont une suite nécessaire d'une grande révolution. Ils ont fait cette révolution; de leur propre aveu, nos malheurs sont donc leur ouvrage.

Je conviens qu'ils sont une suite nécessaire de leurs opérations ; mais si d'un coup de pierre j'avois assommé un homme, m'excuserois-je en disant que l'effet naturel d'un corps dur, lancé avec roideur, est de fracasser la tête qu'il rencontre ? On se moqueroit de mes excuses, on me livreroit pieds et poingts liés au citoyen actif, et l'on feroit bien ici la même chose.

Nous savons qu'en donnant à l'état de violentes secousses, il étoit impossible de ne pas faire le malheur d'un nombre prodigieux de citoyens ; la question est de savoir s'il falloit donner ces violentes secousses.

Ici, Monsieur, je ne puis m'empêcher de vous le dire. Je ne sais ce qu'on doit plus admirer de l'impudence avec laquelle certaines personnes se jouent de vous, ou

de l'extrême facilité, pour ne rien dire de plus, avec laquelle vous vous payez de leurs pitoyables défaites. On vous dit, lisez l'histoire, et vous verrez que les révolutions ont toujours entraîné de grands maux ; à la bonne heure, mais tournez le feuillet, et vous en trouverez la raison ; c'est qu'elles ont souvent été produites par des étourdis, et plus souvent encore par des scélérats.

Les Marius, les Sylla, les Cromwel nous paroissent exécrables comme ils le parurent à leurs contemporains, et l'on se glorifie d'avoir suivi leurs exemples ! Parce que l'on a imité des monstres, opprobre de l'humanité, l'on se croit justifié ! Parce qu'ils ont désolé leur patrie sous prétexte de la régénerer, parce qu'ils l'ont noyée dans des torrens de sang, l'on ose conclure qu'on ne peut rendre les hommes heureux, si l'on n'en égorge des milliers !

Non, Monsieur, ces horribles principes ne sont point vrais : non, l'idée d'amélioration et celle du plus affreux chaos, ne sont point essentiellement liées, et si nous sommes malheureux, ce n'est pas à la nécessité, mais à la perversité de quelques hommes corrompus qu'il faut l'imputer ;

on cite l'histoire : lisez-la donc. Vous y verrez que les changemens sont toujours déterminés par le caractere de celui qui les exécute. Le méchant les rend funestes ; l'homme de bien les éviteroit s'ils n'étoient pas utiles. L'un détruit tout, bouleverse tout, pour peu qu'on parle de lui, pour peu qu'il gouverne, que lui importe le salut de la république ? l'autre, plus circonspect, combine un bien plus grand nombre d'intérêt ; comme il n'est point entraîné par les passions aveugles, sa marche est plus mesurée, il sait s'arrêter et agir à propos, il étudie les circonstances et les mœurs, il donne au peuple dont il est législateur, non les meilleures loix possibles, mais les plus convenables.

Si nos réformateurs avoient eu cette prudence, compagne inséparable d'un zele éclairé, la France seroit tranquille, elle seroit heureuse. Quoiqu'ils disent et fassent dire aujourd'hui (l'on sait bien pourquoi) rien n'étoit plus facile que d'assurer notre bonheur. L'on en conviendra, pour peu qu'on ait de bonne foi, et qu'on veuille éclaircir, analyser les idées trop vagues que donnent ces grands mots, esclavage, oppression, despotisme, etc.

lesquels on répète tous les jours sans avoir déterminé leur véritable signification : dire que le François étoit opprimé, ce n'est pas dire assez. En quoi, par qui, comment l'étoit-il ? car enfin toutes les loix, celles, par exemple, qui veilloient à la sûreté du citoyen, celles qui défendoient sa propriété, n'étoient pas oppressives. Il faut donc les passer en revue, il faut donc discuter leurs effets; or, il suffit de nommer celles qui étoient nuisibles pour se convaincre que, sans aucun des moyens violens qu'on a employés, il étoit aisé de les rectifier et même de les détruire. Elles avoient des partisans, elles en avoient dans tous les ordres, et sur-tout dans celui qui accuse, le plus, les deux autres de les avoir favorisées ; mais comme quelques milliers de commis au sel, ou d'élus, ou de bourgeois nantis d'emplois lucratifs, ne font pas toute la bourgeoisie, de même quelques seigneurs enrichis aux dépens du peuple, ne forment pas toute la noblesse françoise. La très-grande majorité dans les trois ordres, n'étoit pas payée, elle payoit. Elle ne profitoit pas des vices de l'administration, elle en étoit victime. Loin de les soutenir, elle

les auroit donc combattus. Par exemple, les priviléges pécuniaires étant abandonnés, et ils l'étoient avant les Etats-Généraux, je ne vois pas pourquoi la noblesse et le clergé se seroient opposés à ce qu'on eût établi un meilleur ordre dans les finances; je ne vois pas pourquoi, à la responsabilité des ministres, à l'abolition des lettres de cachet qui s'adressoient sur-tout aux ecclésiastiques et aux nobles, je ne vois pas pourquoi, au retour fréquent des Etats-Généraux, qu'ils avoient réclamé plus de mille fois. Pour obtenir tout cela, il n'étoit donc pas nécessaire d'égorger des citoyens. Pour améliorer le sort de nos troupes, il n'étoit pas nécessaire de détruire toute subordination et toute discipline; pour corriger le code criminel, il n'étoit pas nécessaire d'exciter à des crimes que la postérité aura peine à croire. Sans complots, sans forfaits, sans écrits incendiaires, on pouvoit procurer au François la plus grande dose de bonheur compatible avec la foiblesse humaine.

Je ne parle point de l'esclavage prétendu dont nos oreilles sont aujourd'hui si rebattues. Il ne ressembleroit pas à celui des Ilotes, ni des Negres, ni des captifs

d'Alger, ni des paysans d'Allemagne, ni à celui de nos peres sous quelqu'un des successeurs de Charlemagne; à quoi ressembloit-il donc? N'avions-nous pas des propriétés? ne pouvions-nous pas transporter nos personnes d'un bout à l'autre du royaume; ne pouvions-nous pas ouvrir ou fermer nos portes à qui bon nous sembloit? Comment concilier ces idées avec celles d'esclavage? En vérité, je l'ignore, et vous l'ignoriez vous-même il y a fort peu d'années. Alors vous prodiguiez les éloges à Louis XVI, pour avoir affranchi les serfs du Mont-Jura, les seuls, disiez-vous, qui restassent sous son empire; alors, pas de si petit laquais qui ne sut fort bien dire qu'il n'y avoit pas d'esclave en France. Maudits mille fois ceux qui, substituant aux idées saines que vous aviez alors, les folles visions du fanatisme et de l'orgueil, ont eu l'art détestable d'empoisonner les sources d'où devoit découler votre bonheur, qui ont rendu défavorables les circonstances les plus avantageuses, qui, semblables à tous les charlatans, promettent des biens chymériques, et nous accablent de maux aussi réels, qu'ils étoient peu nécessaires.

Ou je me trompe fort, ou d'ici long-tems l'avenir ne nous en dédommagera pas. Je vois mille causes de malheurs; je ne m'arrête pas à ceux dont pourroit nous menacer l'ambition des puissances voisines, parce que je suis très-persuadé que les milices nationales, si braves, si parfaitement disciplinées, si propres à se transporter rapidement d'une frontiere à l'autre, repousseroient avec avantage toute attaque étrangere. La maniere dont s'est opérée la révolution actuelle, m'inspire plus d'allarmes. Quoique la plupart des infortunés qu'on a si cruellement vexés, se soient bornés à gémir en silence, et que par conséquent l'on ne sache que la dix-millieme partie des horreurs qui ont souillé, qui ont produit cette révolution, il y en a trop d'avérées, pour qu'elle ne paroisse pas à la postérité l'ouvrage d'une horde de brigands. Votre roi, pour prix de ses bienfaits, indignement traîné dans les fers, ses fideles serviteurs massacrés sous ses yeux, déposeront contre vous; leur sanguinaire vengeance, la sanction d'un captif, dont ses geoliers conduisent la main, les adhésions arrachées, le poignard sur la gorge, ne paroîtront pas des titres bien respectables.

respectables. Quand même, ce qui me semble imposible, on ne reclameroit jamais contre, les tyrans peuvent-ils donc être heureux? ne voyent-ils pas l'épée fatale continuellement suspendue sur leurs têtes? Qui tremble aujourd'hui, qui voit des conspirations, lorsque les victimes sans défenses tendent la gorge aux couteaux, ne tremblent-ils pas toujours?

Le moyen de prévenir ces allarmes, qu'ont indiqué quelques honorables membres, celui d'égorger tous ceux qu'on a volés, me paroît impraticable, comme il le parut à Cromwel, et à plusieurs hommes de ce mérite, qui avoient aussi conçu cette noble idée. Les édits sanguinaires de Sylla, le massacre de la saint Barthélemi, toutes les proscriptions laisserent toujours échapper des vengeurs, et dernierement encore trois cens mille braconniers aumoins armés par le décret si sagement rendu, et si sagement interprété, ont bien ravagé les moissons, mais ils n'ont pas exterminé toutes les perdrix. Croyez-moi, monsieur, il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de détruire les especes entieres.

Vous sentez l'extravagante exagération des calculs, par lesquels on voudroit per-

suader qu'il y a en France 23 millions d'assassins. Combien de bourgeois vertueux désaprouvent hautement les Chap., les Mir., les Barna., et leurs principes féroces ? Combien les détestent en secret, combien sont unis par le sang, par l'amitié, par la reconnoissance à ces familles, qu'on voudroit immoler. Combien de laboureurs, combien d'artisans, sont encore attachés à la noblesse ? Et, si consolés par l'espoir de quelques écus, plusieurs militaires voyent d'un œil satisfait égorger leurs freres, si le sang des assassins leur paroît le seul qu'on ne doive pas répandre, ah ! ils ne sont pas tous formés sur ce vil modele. Des régimens entiers sont restés fideles à l'honneur ; malgré les lettres corruptrices qui servent aujourd'hui de risée aux soldats, et qui ne leur prouvent autre chose, sinon l'extrême frayeur de ceux qui les ont dictées ; il existe dans tous les corps, des hommes courageux qui sauroient protéger l'innocence ; quant aux autres, déjà parjures, à quel parti pourroient-ils inspirer de la confiance ? L'or qui les a séduits, les séduiroit bien encore ; celui-là seul doit les craindre, qui voudroit s'en servir. Pensez-y bien, mon cher monsieur, les tigres

qu'on a dechaînés, dévorent quelquefois leurs conducteurs.

Sans guerre civile, nous sommes et nous serons bien assez malheureux? Que les fanatiques disent tant qu'ils voudront que notre situation est brillante, elle me fait frémir Nous avons à ce que l'on assure, une constitution; mais je vois par tout l'anarchie la plus affreuse; mais l'ouvrier est sans travail; mais nous mourons de faim; nous sommes libres; mais on nous traîne en prison, si depuis le matin jusqu'au soir nous ne voulons pas *comme des imbéciles*, pirouetter le fusil sur l'épaule. Nous avons eu le plaisir de vexer les classes supérieures, mais par la même raison, le peuple qui nous hait autant que nous les haissons, le peuple dont nous avons allumé la cupidité, nous vexera à son tour, il brûlera nos maisons, comme nous avons brûlé les châteaux. Nous avons obtenu l'égale répartition de l'impôt, mais nous avons ruiné une partie des contribuables; qui payera donc les taxes énormes qu'on nous prépare? n'y auroit-il point quelque nouvelle secousse, lorsque le peuple jusqu'ici indignement trompé, apprendra qu'au lieu des soulagemens qu'on lui avoit promis pour l'exciter,

779

il doit supporter de nouveaux fardeaux...?

Vous sentez, monsieur, que sur cet article, je pourrois en dire mille fois d'avantage, aussi mon projet est-il d'y revenir incessamment, & d'examiner plus à fond, vos idées sur les suites de cette révolution. En attendant, je vous exhorte à les examiner vous même. Que chaque citoyen interroge les hommes dont il est entouré, qu'il les amene au point de s'expliquer avec précision; presque tous cachent sous les mêmes mots, des idées extrêmement différentes, presque tous se répaissent d'espérances ridicules, incompatibles avec l'existence d'aucune société, pour la plupart contradictoires, de sorte que Dieu même ne pourroit leur procurer l'espece de bonheur qu'ils attendent; ce bonheur chimérique ne viendra donc jamais compenser les maux réels qu'on leur a faits. Trop heureux, vous et moi monsieur, si après les crises les plus violentes et les plus funestes, nous pouvions raisonnablement espérer par la suite les avantages qu'il étoit possible de nous procurer sans efforts.

FIN.